

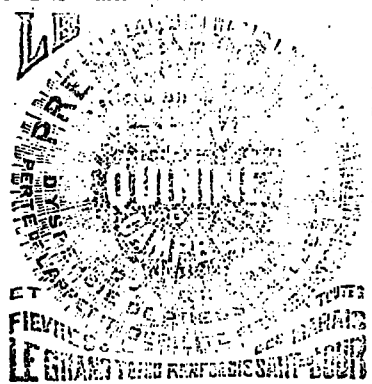
**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
T. an ..... \$6.00

Le No. UN Cent

Bureaux :  
225 St. Gabriel.

**J. LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD

LES CRIMES

POLICHINELLE

(Suite)

Pour ne rien ocher, tous ces hommes savants s'étaient terriblement désaltérés avec des vins de Palerne de Samos et de Chiraz, patrie des roses. Or, si l'on en croit le célèbre Hafiz, poète persan, qui se connaissait en vins de toute espèce, le fajer-ne donne une douce gaieté, pareille à celle des pinsons au printemps; le Samos, un étourdissement agréable comme celui des grives en automne quand elles sont gorgées de raisin; et le chiraz, une joie plus éclatante que les trompettes d'un régiment de cavalerie dans une vile prise d'assaut.

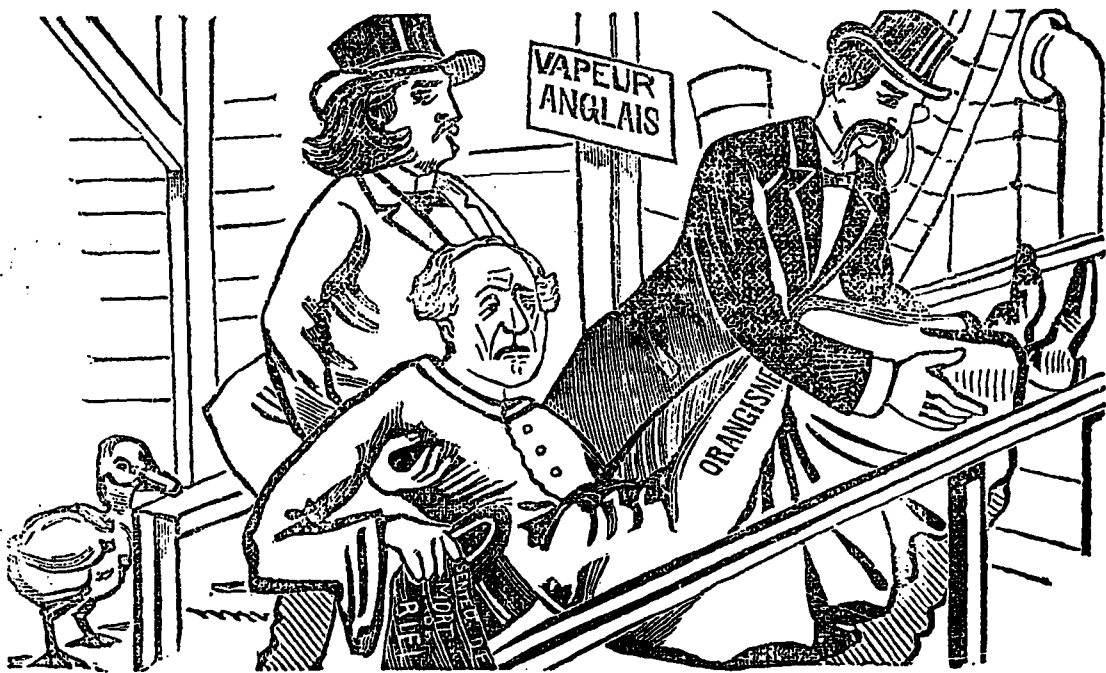
C'est pourquoi, comme on avait traversé le falerne et le samos pour entrer dans le chiraz, la joie et la vérité sa cœur sortaient de tous les coeurs par toutes les portes.

— Mieux que ça ! reprit le voisin de droite. Mieux que ça ! Le petit est mort et tu voudrais quelque chose de mieux ! Tu es donc cannibal ! Tu voulais donc le couper par morceaux et le faire rôtir, après l'avoir tué ?

— Un cannibale ! répliqua le voisin de gauche, c'est trop peu dire. On se tire quelquefois des mains d'un cannibale, mais jamais, non ! jamais ! de celles de notre savant ami !

— Mais alors, si ce n'est pas un cannibale, c'est un Papavoine ! cria-t-on du bas de la table.

— Ce n'est pas un Papavoine, messeigneurs, c'est un Troppman ! ajouta un autre convive qui en était à son cinquième verre de chiraz, et ne pouvait plus contenir son indignation



**UN PATIENT POUR M. PASTEUR**

Sir John Macdonald mordu par un francophobe orangiste se fait transporter chez l'illustre praticien. On a peu d'espoir pour sa guérison.

Alors le savant docteur se leva, et, debout, le bras tendu, le verre en main, s'écria :

— O mes amis ! je jure par le grand Jupiter que je ne suis ni Troppman, ni Papavoine, ni cannibale ! Si j'ai tué plus de chrétiens que vous, c'est parce que j'en ai soigné davantage !...

— Bravo ! bravo ! très bien interrompit le chœur.

— Mais, ajouta-t-il avec émotion, ce n'est pas moi qui ai tué le petit Polichinelle, je n'ai pas eu le temps.

— Ça, c'est une raison interrompit le chœur. Mais qui donc alors ?...

— Qui ?... un plus grand seigneur que moi, mes amis, le Diable en personne !

A ces mots tous haïsèrent le front. — Oui, le Diable qui a marqué l'enfant de sa griffe. Je l'ai vu. La marque est dans la paume de la main droite entre le doigt annulaire et l'index, et ne s'effacera jamais !

Le petit Polichinelle vivra en apparence, dormira, boira, mangera, dansera, chantera, parlera, se battrà comme tous les enfants des hommes et même beaucoup mieux ; mais son âme est perdue. Ce sera le plus affreux gredin de l'univers.

Tel fut l'horoscope du fameux Polichinelle dont on va lire l'histoire.

**PREMIERS CRIMES DE POLICHINELLE**

L'aprédiction du savant docteur ne tarda pas à se réaliser.

Polichinelle, dès l'âge le plus tendre, montra ce qu'il savait faire. Quand il eut des ongles, il égratignait sa mère et sa nourrice. Quand il vit des confitures, il plongea cinq de ses doigts dans son nez, cinq autres dans l'intérieur du pot, les lécha voluptueusement les uns après les autres et les replongea pendant plus d'une heure alternativement dans son nez, dans sa boncho et dans le pot.

Quand il connut les serins, les allouettes, les pinsons et tous les petits oiseaux charmants qui peuplent les airs, il prit plaisir à leur enfoncer des épingles tantôt dans les yeux et tantôt dans la partie opposée, afin de voir la grimace qu'ils feraient avant de mourir. Quand il eut un chien, il lui attacha solidement (après mille caresses, le traite !) une casseroles à la queue et lui donna un grand coup de fouet pour l'exciter à courir dans la rue, de sorte que trente bourgeois (de quatre-vingt mille livres de rentes chacun), qui fumaient leurs pipes sur le devant de leurs portes en rêvant à la composition de

leur soupe, se levèrent irrités du bruit de la casserole sur les pavés et poursuivirent le malheureux chien l'épée dans une main, le pistolet dans l'autre, jusqu'à ce qu'il périt acculé dans l'impasse des Bernardins, après avoir mangé le nez du plus farouche des trente.

Tels furent les premiers exploits de Polichinelle.

Mais d'autres suivirent bientôt, à la file indienne, emboitant le pas l'un dans l'autre, — comme le traître Pierrot lorsqu'il suit Arlequin pour lui voler sa bouteille ; et tout le voisinage en fut scandalisé.

Les voisins d'abord. Et certes, il y avait de quoi.

Le jeune Polichinelle ayant reçu du ciel et de l'enfer un esprit prompt mais criminel (la promptitude venait du ciel, le crime venait de l'enfer), ne mit plus aucune borne à ses détordements. C'est ainsi que voulut bien s'exprimer M. le podestat, homme de grande famille, de prodigieuse capacité, de sciences infinies, d'autorité sans égale dans la nature et qui même avait fait dans sa jeunesse une pièce de cinq cents vers à dix neuf pieds par tête, ce qui lui valut l'églantine d'or aux jeux floraux de Toulouse.

Le premier crime de Polichinelle

fut celui qu'on va voir.

Il y avait alors dans la ville admirable, toute pleine de clochers et de monuments, qui bien à regret lui servait de patrie, une vieille demoiselle respectable et bonne, mais un peu ornaide, qu'on appelait Jeanne Michel ou plus communément la mère Michel, à cause de son âge fort avancé, car elle était née au commencement du siècle précédent. Sa voix n'eût se faisait entendre au loin depuis trois heures du soir jusqu'à neuf heures du soir et continuait toutes les cloches d'alentour.

Pas à ce moment, la vieille demoiselle était cachée sous trois éredons, et plongée dans un profond sommeil sa voix, au lieu d'abord comme le grincement d'une scie, tournait en roulement plus sourd et plus redoutable que le mugissement des taureaux.

Et, comme disait sa servante, "de jour ou de nuit, on n'entend que la vieille. Ah ! quelle baraque ! Ah ! quelle baraque ! C'est bien pour mes péchés que j'y suis !"

Or, la vieille demoiselle avait un chat, mais un chat de race supérieure beau comme un angora, vif, léger et vaillant comme un chat de gouttière Astucieux surtout. L'astuce était sa spécialité.

L'astuce et la gourmandise cela va sans dire, car chez les chats, la gourmandise sans l'astuce ferait maigre figure, mais aussi à quoi servirait l'astuce sans la gourmandise ? Le fameux Hernau Sombrero, noble homme de Villarobledo ou Castile, marquis de Catalayud en Aragon, duc de Gobanuscas en Grèce, arrière-petit-nouveau de Christophe Colomb qui découvrit deux Amériques, m'a dit souvent que le requin est précédé sur la mer par un petit poisson qui l'avertit et tombe en arrêt comme un chien de chasse lorsqu'un gros gibier paraît à l'horizon.

Ainsi page l'astuce devant la gourmandise, montrant la proie quand elle est à demi dévorée par sa part.

Ce chat, donc, était astucieux comme un procureur, et gourmand comme feu Lucullus. Il n'aimait guère les rats et les souris, petites gens qui vivent de peu, logent dans des trous et vivent d'épluchures. Il préférait la crème, le lard frais des jambons d'York, le croupion gras des dindons truffés, les confitures de Bar, les andouilles de Troyes et de Cambrai, enfin tout ce qu'il y a de meilleur dans la nature. Un chat d'un goût parfait et qui s'appelait Raminagrobis, comme son grand-père, dont la Fontaine a fait l'histoire.

Sa peau était pareille à celle du tigre du Bengale qu'on peut voir au Jardin des plantes, recouverte de poils longs et soigneux, douce au tou-